

La merde aime côtoyer la merde

Table des matières

**contre la maxi-prison, ses défenseurs et ses
faux critiques**

1

**contre la maxi-prison, ses
défenseurs et ses faux critiques**

A la mi-mai, on a eu droit à une petite avalanche de merde dans la presse. Les journalistes se sont pressés pour jeter leur lumière sur la lutte contre la maxi-prison. Scandalisés par le fait que cette lutte ne parcourt pas les chemins légaux et préconise l'action directe et l'auto-organisation pour empêcher la construction de ce nouvel

enfer carcéral, qu'elle ne s'adresse pas aux institutions et aux politiciens mais fraye son chemin dans les quartiers populaires de Bruxelles (et pas seulement), qu'elle n'a *rien* à partager avec les journalistes et *tout* à dialoguer avec d'autres révoltés, ils n'ont pas hésité à la qualifier de « guérilla urbaine » et de l'incontournable « terrorisme ».

Depuis les deux ans que s'acharne cette lutte et contrairement à toute la clique politicienne et les citoyenistes bienveillants, on n'a pas mâché nos mots : pour empêcher cette maxi-prison, il faut mener un combat direct et offensif. S'auto-organiser en dehors de toute structure officielle, prendre la parole dans nos propres espaces de lutte et dans la rue (et pas devant les micros des journaux ou sagement assis à la table avec nos ennemis), agir par l'action directe et le sabotage contre les entreprises qui veulent construire cette maxi-prison et contre tout ce qui nous enferme au quotidien dans cette ville qui ressemble de plus en plus à un camp de concentration à ciel ouvert.

Que cette proposition de lutte, et la sympathie et l'enthousiasme qu'elle sait susciter partout chez celles et ceux qui en ont bien ras-le-bol de tout ce système pourri, déplaît fortement au pouvoir ne nous étonne pas. Qu'elle déplaît aux journalistes, ces amplificateurs de la voix du pouvoir, ne nous fait que sourire. Que cela rende nerveux les promoteurs et les constructeurs de cette œuvre de la répression est dans la logique même des choses. S'ils pensaient pouvoir en toute tranquillité et en étant applaudis par tout le monde construire cette prison et se faire du fric sur la misère des autres, ils se sont bien trompés.

Si notre réponse à la presse a été de les ignorer froidement en continuant notre lutte, loin des caméras et des endroits où les vautours des médias aiment s'amasser (les journalistes savent bien qu'on les accueille à coup de pierres dans les quartiers et ne s'y aventurent donc que rarement sans protection de leurs copains en uniforme), celle d'autres gens qui s'opposent à la maxi-prison a été bien différente. Comme à « l'occupation symbolique » (ce sont leurs propres mots) en cours du futur terrain de la maxi-prison, où plusieurs personnes ont senti la nécessité de déclarer devant les caméras qu'ils s'opposent aux « faits criminels » et qu'ils sont « pacifistes ». Tellement pacifistes de préférer côtoyer des magistrats (ils font même partie de leur plate-forme citoyenne contre la méga-prison, ces mêmes magistrats qui condamnent jour après jour des gens à crever en taule), des élus, des journalistes, des flics que de se voir associé à la « racaille », aux « criminels », aux « clandestins », aux « pauvres », aux « violents ». « *Il faut arrêter de faire l'amalgame* », déclarait une porte-parole de l'opposition legaliste (qui croit pouvoir arrêter la maxi-prison à coups de participation citoyenne, de pétitions, d'interviews, d'actions ludiques). Et bien, bizarrement, on est d'accord : un abîme profond sépare celles et ceux qui luttent de façon autonome et directe, en agitant dans les quartiers et en agissant de jour comme de nuit, de ceux qui préfèrent les conférences officielles, une plus petite maxi-prison, quelques carottes. Jour après jour, action après action, cet abîme se creuse : soit on lutte *contre* le pouvoir qui veut imposer cette maxi-prison, soit on *lèche le cul* au pouvoir, ses lois et ses défenseurs, peu importe les « bonnes intentions » qu'on imagine avoir.

« *Nous n'avons rien à voir avec ces actions* » affirmait un « occupant » du terrain à Haren, parlant des actions de sabotage contre les entreprises et les responsables du projet de maxi-prison.

S'il faisait là sans doute déjà un amalgame en s'arrogeant le droit de parler au nom des autres occupants, il cherchait à torpiller un aspect fondamental de notre proposition de lutte : la solidarité entre révoltés, l'hostilité contre l'Etat et ses sbires. Si d'autres prétendaient, encore sur invitation des journalistes, que l'auto-organisation et l'action directe « décrédibilisent la lutte », la réponse vient presque toute seule : mais de *quelle* lutte vous parlez ? Pas la nôtre en tout cas.

[*Ricochets*, n. 7, 6/15]

La merde aime côtoyer la merde